

LA PETITE ILLUSTRATION

CINÉMATOGRAPHIQUE



REVUE PÉRIODIQUE PUBLIANT LES GRANDES ACTUALITÉS
DE L'ÉCRAN



IVAN MOSJOUKINE dans le rôle de

MICHEL STROGOFF

des "Films de France" (Société des Ciné-romans),
d'après le roman de JULES VERNE.

Aucun numéro de La Petite Illustration ne doit être vendu sans le numéro de L'Illustration portant la même date.

ABONNEMENT ANNUEL

*L'Illustration et La Petite Illustration réunies : France et Colonies, 150 francs.
Étranger, tarifs énoncés en monnaies nationales ou usuelles et basés sur l'affranchissement variant suivant les
pays destinataires : consulter la page 2 de la couverture de L'Illustration.*

13, RUE SAINT-GEORGES, PARIS (9°)

Ayuntamiento de Madrid



De gauche à droite : M. Henri Debain (le journaliste anglais H. Blount), M^{me} Jeanne Brindeau (Marfa Strogoff), M. Gabriel de Gravonne (le journaliste français Alcide Jolivet).

Les interprètes du film *Michel Strogoff*

C'est un metteur en scène russe, M. Tourjansky, qui a réalisé pour les « Films de France » (Société des Ciné-romans) le film : *Michel Strogoff*. Il s'était déjà fait connaître, en France, par quelques œuvres fort intéressantes telles que *les Mille et une Nuits*, *le Quinzième Prélude de Chopin*, *le Chant de l'amour triomphant*, *le Prince charmant*, autant de productions pleines de délicatesse et de goût. Ce sont aussi, en majeure partie, des acteurs russes qui ont interprété les principaux rôles. Au lendemain de la présentation du film, qui a été faite il y a quelques semaines seulement, M. J.-L. Croze écrivait, dans *Comœdia* : « Michel Strogoff, c'est Ivan Mosjoukine qui n'avait peut-être jamais autant exprimé son prestigieux talent. Talent complet et qui se renouvelle dans tout le film ; il est, avec la même sûreté, le jeune et brillant officier de la garde, le silencieux voyageur, le proscrit traqué. Et son jeu, toujours sobre, atteint à une intense émotion dramatique et même réaliste, lors de son

supplice, frappé qu'il est dans sa chair et dans ses sentiments. L'immense succès qu'il a remporté est un légitime hommage. » Auprès de lui, M^{me} Nathalie Kovanko a prêté à la douce et énergique Nadia toute la richesse sensible et le charme si particulier de l'âme slave. Le personnage du traître Ogareff est tenu avec beaucoup de relief par M. Chakatouny, celui de tsar Alexandre II, avec une parfaite ressemblance physique, par M. Gaidaroff, et plusieurs Russes encore, dont un grand seigneur authentique, le prince Kougoucheff, figurent des silhouettes plus épiques. Cependant M^{me} Jeanne Brindeau, excellente artiste française, a traduit avec une sincérité émouvante les élans maternels de Marfa Strogoff. M. Gabriel de Gravonne et M. Henri Debain — les deux journalistes — apportent la détente de quelques scènes comiques. M^{me} de Izarduy a du caractère sous les traits de la bohémienne Zangara et M. Defas est un émir d'une noblesse très orientale.



De gauche à droite : M. Chakatouny (le traître Ivan Ogareff), M^{me} Nathalie Kovanko (Nadia Fedoroff), M. Gaidaroff (le tsar Alexandre II).



Une fête au palais d'Alexandre II, à Moscou, en 1860.

MICHEL STROGOFF

C'EST en 1876 que Jules Verne écrivit *Michel Strogoff*. Il était déjà l'auteur célèbre de ces « Voyages fantastiques » au centre de la terre, au pôle Nord, sous les mers ou dans la lune, où il s'est révélé comme un étonnant précurseur des applications modernes de la science. Pourtant *Michel Strogoff* ne fait appel à aucun de ces éléments d'intérêt. C'est un roman d'aventures, qui ne relève d'aucune « anticipation », mais qui connut une vogue immense pour deux raisons, semble-t-il : d'une part, le milieu où il se passe, la Russie et la Sibérie, qui étaient, à l'époque, encore assez mystérieuses ; d'autre part, le sentiment qui anime son héros, celui du devoir patriotique accepté jusqu'à l'abnégation totale et le plus sublime sacrifice. Dès 1880, en collaboration avec Dennery, Jules Verne tirait de *Michel Strogoff* une « pièce à grand spectacle », qui n'a jamais cessé d'être au répertoire du Châtelet. Un tel sujet devait nécessairement tenter le cinéma. On peut seulement s'étonner qu'il ne l'ait pas fait plus tôt. Mais l'entreprise était difficile. Les réalisations cinématographiques, qui ont à lutter avec les « superproductions » américaines, ne sauraient se contenter des moyens assez primitifs du théâtre. Les artifices habituels du studio et de la figuration ne pouvaient suffire ici. Ce qu'il y a d'étonnant dans le talent de Jules Verne, c'est que, sans avoir jamais quitté sa pai-

sible ville d'Amiens, il est parvenu, par son imagination et par sa documentation livresque, à restituer dans le plus grand détail et avec une rigoureuse exactitude — à défaut du pittoresque de style, auquel il ne songeait guère — l'atmosphère des pays lointains où il transportait ses lecteurs, et qu'il ne connaissait point. Le cadre de *Michel Strogoff*, c'est la Russie de 1860, — la « Sainte Russie », comme on disait alors, — avec ses dépendances asiatiques. L'action débute à la cour fastueuse des



Le tsar (à gauche) confie au capitaine Michel Strogoff sa mission secrète.



La première rencontre de Michel Strogoff et de Nadia, dans le train de Moscou à Nijni-Novgorod.

Romanof, alors qu'elle eut sans doute le plus d'éclat, sous le tsar Alexandre II. A ce moment, la Russie passait, en Europe, pour le pays où l'on goûtait le mieux la douceur de vivre. La vie mondaine, les fêtes, les réceptions, les bals masqués, les théâtres atteignaient à un luxe inouï et insoupçonné, même en France. On ne jurait que par ce qui était russe : le service de table se faisait à la russe et bien des plats des tables françaises prirent des noms russes ; on portait des bottines à la cosaque, des brandebourgs à la cosaque, des toques d'astrakan, des moustaches et des favoris à la russe. Les grands attelages se composaient de trotteurs Orloff, et les pro-

digalités de la noblesse russe à Paris étaient légendaires. Mais la splendeur de la cour de Moscou ne sert que de prologue à l'héroïque aventure de *Michel Strogoff*. Bientôt, à la suite du courrier du tsar, nous nous enfonçons vers l'Est. Voici Nijni-Novgorod, avec sa foire et le grouillement prodigieux de sa population hétéroclite de marchands juifs et de bohémiens ; voilà, au delà des monts Oural, la Sibérie aux immenses steppes glacées, sans autre moyen de transport que d'archaïques véhicules ou des traîneaux, et, refluant vers les centres urbains, vers Omsk, vers Tomsk, vers Irkoutsk, la grande marée humaine des invasions séculaires, les hordes mongoles des Kirghiz et des Tartares.

Tel est le milieu qu'a évoqué Jules Verne, en nous détaillant, en de complaisantes descriptions, la barbarie et le raffinement de Féofar-Khan, le farouche émir de Boukhara, campant parmi ses guerriers turcomans, usbeks, chinois, persans ou arabes, sous ses tentes multicolores, ornées d'étoffe de soie et de houppes de crin agitées par le vent ; il a multiplié les prodigieuses chevauchées et les gigantesques combats d'armées entières. Autant d'éléments que le film devait conserver. Cependant, la Russie et l'Orient nous sont aujourd'hui beaucoup plus familiers qu'il y a un demi-siècle. Nous acceptons moins facilement, en ce qui les concerne, la fantaisie approximative des reconstitutions ; nous exigeons une couleur locale véridique, dont nous sommes à même d'apprécier la fidélité.



Ogareff veut obliger Marfa Strogoff à reconnaître son fils.

Il était donc nécessaire que le film de *Michel Strogoff* fût tourné en Russie même. Mais les conditions actuelles se prêtaient assez mal à ce qu'une troupe cinématographique française, allât travailler pendant plusieurs mois sur le territoire de l'Union des Républiques socialistes soviétiques, et surtout qu'elle y trouvât les facilités et les concours indispensables. Les « Films de France » commencèrent par confier à un metteur en scène russe, M. Tourjansky, et à des interprètes pour la plupart russes, en tête desquels les deux grands acteurs Ivan Mosjoukine et Nathalie Kovanko, la mise en œuvre du scénario. Ils s'adressèrent ensuite au gouvernement letton, et ils obtinrent de lui qu'il collaborât à leur entreprise. Il existe, aux environs de Riga, de vastes étendues à l'aspect sauvage et qui ressemblent complètement aux steppes sibériennes. Sur ces énormes espaces, que l'on n'aurait point trouvés ailleurs, on pouvait faire manœuvrer à l'aise les masses humaines figurant les armées russes et les armées tartares aux prises. Les épisodes les plus émouvants de ces batailles sont les poursuites de cavalerie, qui trouvaient là tout le champ nécessaire. Quant aux soldats, c'est l'armée lettone elle-même qui les fournit. Quatre mille fantassins et cavaliers furent



Blessé, Michel Strogoff se traîne dans les roseaux.

prêtés comme acteurs. Autant de costumes — uniformes russes d'époque, tenues de Tartares — servirent à les habiller. Les armes, les harnachements, les étendards avaient été reproduits avec un soin méticuleux, et pour que les mouvements de ces puissantes unités fussent conformes à ce qu'était, en 1860, la tactique russe, c'est le général Kalitine, le vainqueur d'Erzeroum, qui les dirigea en personne.

Il fut aussi relativement aisé de trouver, en Lettonie, quelques-uns des accessoires de style dont on avait besoin : voitures d'attelage encore en usage chez les paysans, un bateau à vapeur mû par une seule roue à palettes disposée à l'arrière, et jusqu'à un train complet d'antique modèle. Enfin, pour la figuration, la plupart des types nécessités par l'action étaient là, chacun avec la caractéristique de sa

race, de son milieu, et il n'y avait qu'à les grouper en des ensembles d'une vivante vérité.

C'est le 14 mai 1925 que fut donné le premier tour de manivelle pour le film de *Michel Strogoff*, au studio de Billancourt, où furent enregistrées les scènes d'intérieur dans des décors exécutés principalement par des artistes russes. De juillet à fin septembre, toute la troupe se rendit en Lettonie où l'on réalisa les extérieurs, et



Michel Strogoff a été recueilli dans la cabane d'un pauvre pêcheur.



L'ambulance établie dans sa demeure, à Omsk, par la mère de Michel Strogoff.

notamment les batailles, à l'exception des scènes qui nécessitaient des paysages de neige, car ce n'était point la saison. Pour ces derniers tableaux, il fallut un nouveau déplacement — cette fois, en Norvège — au mois de décembre. A ce moment, les intérieurs qui restaient avaient été tournés au studio, et le film tout entier se trouvait terminé, quant aux prises de vues tout au moins, au début de cette année. Mais le montage a encore exigé un long et minutieux travail.

Le film suit assez exactement le roman, qui est d'ailleurs construit d'une façon fort dramatique. Il s'ouvre sur la fête donnée à Moscou, au Palais-Neuf, qui est la résidence du tsar Alexandre II. Pendant que, dans les somptueux salons, les jolies femmes en toilettes de notre Second Empire dansent valse, mazurkas et polonaises avec les officiers aux brillants uniformes, le tsar Alexandre II vient d'apprendre une angoissante nouvelle : conduites par l'émir de Boukhara Féofar-Khan, puissamment aidé par un officier russe traîtreusement passé à l'ennemi, Ivan Ogareff, d'innombrables troupes mongoles se sont soulevées dans les plaines de Sibérie. Elles ont réussi déjà à couper les communications entre Omsk et Irkoutsk, que défend le grand-duc, frère du tsar. Tout donne à penser qu'Ivan Ogareff, dont le grand-duc ignore la trahison, s'introduira auprès de lui, abusera sa foi et en profitera pour livrer la ville aux Tartares. Comment l'empêcher ? Il n'y a qu'un moyen : envoyer au grand-duc un courrier, qui devance Ivan Ogareff. Mais il faut, pour cela, traverser de part en part toute la Sibérie, en passant par des régions que les Tartares occupent déjà. Quel homme peut-on charger de cette mission surhumaine ? Un seul : Michel Strogoff, Sibérien de naissance, de sorte que ce pays lui est familier, le plus brave et le plus loyal des



Michel Strogoff, Alcide Jolivet et Harry Blount sont faits prisonniers.

officiers de la garde. Mais pour conserver son incognito, il devra prendre un faux nom, une fausse apparence et éviter toute rencontre avec ses parents ou ceux qui pourraient le reconnaître. C'est ainsi que, brusquement arraché à la griserie de cette soirée, le capitaine Michel Strogoff, immobile et droit dans son magnifique uniforme blanc, reçut de son Empereur le pli secret qu'il s'engagea, coûte que coûte, à porter jusqu'à Irkoutsk :

— Pour Dieu ! pour le tsar ! pour la patrie !

Le lendemain, muni de faux papiers au nom de Karpanoff, commerçant à Irkoutsk, Michel Strogoff roulait dans le train vers Nijni-Novgorod, terminus de la voie ferrée. Le même train emportait deux hommes très différents d'aspect et de caractère : l'un, aux favoris blonds, au regard froid derrière ses lunettes d'or, était le flegmatique Harry Blount, correspondant du *Daily Telegraph* ; l'autre, au visage ouvert et souriant, à la fine moustache brune, était le type accompli du Français : Alcide Jolivet, « envoyé spécial », lui aussi, d'un grand quotidien parisien ; il s'opposait en tout à son confrère britannique. Les deux journalistes, avisés par la rumeur publique des grands événements qui se préparaient en Asie, avaient décidé d'aller les voir de près, et, en concurrents loyaux, ils entreprenaient ensemble



L'émir de Boukhara Féofar-Khan.

ce voyage périlleux, afin de pouvoir se prêter mutuellement assistance en cas de besoin. Mais Michel Strogoff leur accorda moins d'attention qu'à une silencieuse et frêle jeune fille, dont le hasard avait fait sa voisine. Il devait apprendre bientôt qu'elle était Livonienne, qu'elle s'appelait Nadia Fedoroff, qu'elle venait de perdre sa mère et qu'elle se rendait à Irkoutsk pour retrouver son père, déporté là-bas pour délit politique.

Tout alla bien jusqu'à Nijni-Novgorod, où les voya-



Le camp tartare de l'émir, dans la steppe sibérienne.



La scène du supplice de Michel Strogoff.

geurs se trouvèrent en présence d'un arrêté du gouverneur, interdisant aux sujets russes de quitter la ville sans autorisation spéciale. Cette mesure ne pouvait gêner beaucoup ni Jolivet ni Blount, tous deux étrangers, non plus que le pseudo-marchand Karpanoff, muni d'un laissez-passer de l'empereur. Mais la pauvre Nadia n'aurait pu continuer sa route si Michel Strogoff, la prenant en pitié, ne l'avait fait passer pour sa sœur et aplani toutes les difficultés. C'est ainsi que Michel et Nadia, liés désormais l'un à l'autre par leur subterfuge, et les deux journalistes, s'embarquèrent, en même temps qu'une foule étrange et bigarrée de bohémiens revenant de la grande foire de Nijni, sur un bateau qui devait les mener, par voie fluviale, jusqu'aux contreforts de l'Oural. Quels ne furent pas, toutefois, l'étonnement et l'inquiétude de Michel Stro-

goff en entendant deux tziganes échanger ces propos :

— Un courrier du tsar a quitté Moscou pour Irkoutsk, porteur d'un message important...

— Oui, mais il n'est pas dit qu'il puisse atteindre son but !

A partir des monts Oural, il n'y avait plus d'autre moyen de transport, pour parcourir plusieurs milliers de kilomètres, que la voiture et le cheval. Michel et Nadia prirent place dans un *tarantass*, véhicule fort primitif, recouvert d'une capote de cuir, et alors commencèrent les multiples épisodes d'une dramatique randonnée, que le film a expressivement réalisés, d'après le roman : effroyable orage nocturne dans la montagne, course à l'abîme, les chevaux emportés, combat corps à corps avec un ours. A un relais, comme Michel Strogoff venait d'échanger ses chevaux fourbus contre des chevaux frais — les seuls dont le maître de poste disposât — un



Devant la lame chauffée à blanc qui va l'aveugler...

homme fit irruption dans la salle et, brutalement, exigea qu'on les lui cédât pour sa propre voiture. Michel Strogoff voulut revendiquer son droit de premier arrivé, mais l'inconnu, levant le bras, lui balafra sauvagement la figure d'un coup de cravache, Michel allait riposter, se jeter sur l'insulteur, mais soudain il se rappela sa mission et la prudence qu'il devait observer. A la stupefaction des assistants et de Nadia la première, toute troublée dans l'admiration qu'elle éprouvait pour son compagnon, il fit au devoir le sacrifice de sa dignité.

Il devait en connaître un bien plus douloureux encore. Aux environs d'Omsk, les hordes de Féofar-Khan faisaient déjà régner la terreur, et Michel et Nadia, assaillis par une bande de Kirghiz, se trouvèrent séparés; mais, tandis que la jeune fille réussissait à s'échapper et à

Omsk et ses pas le portaient involontairement vers la maison où il avait vu le jour. Se souvenant de la défense qui lui avait été faite de se laisser reconnaître par quiconque, il s'en éloignait déjà, mais Marfa l'avait aperçu par une vitre, et elle s'élançait jusqu'à lui :

— Mon fils !

Stoïque, Michel la repoussa doucement, en lui affirmant qu'elle était le jouet d'une ressemblance et qu'il se nommait Karpanoff, négociant à Irkoutsk. Mais la scène, pour rapide qu'elle ait été, n'avait pas échappé à la tzigane Zangara, l'espionne et l'âme damnée d'Ivan Ogareff. Bientôt, le traître savait que le courrier du tsar n'était autre que le fils de Marfa Strogoff et qu'il se trouvait à Omsk. Marfa et Nadia étaient arrêtées comme otages et les cavaliers tartares se laçaient sur



Michel Strogoff, pauvre vagabond aveugle, et sa fidèle compagne Nadia.

gagner péniblement la ville, Michel, après avoir soutenu héroïquement un combat inégal, fut laissé pour mort sur le terrain. Grièvement blessé, se cachant dans les roseaux, il fut recueilli par un pauvre pêcheur, qui le garda quelques jours dans sa cabane. Omsk était la ville natale de Michel Strogoff, et sa mère, Marfa Strogoff, y habitait encore. Aussi noble et courageuse que son fils, elle avait pensé, en ces heures critiques, aux malheureux blessés qui affluaient de toutes parts et, groupant autour d'elle les femmes de la ville, comme infirmières bénévoles, elle avait transformé sa demeure en ambulance. Demeurée seule, et croyant que Michel Strogoff était mort, Nadia, elle aussi, ne songeait plus qu'à se dévouer aux malheureux; elle se mêla aux ambulancières et arriva auprès de Marfa Strogoff, dans l'ignorance complète de qui elle était... Un commun destin allait, pour longtemps, les attacher l'une à l'autre. Cependant, à peine guéri de sa blessure, Michel, lui aussi, pénétrait dans

les traces de Michel Strogoff. Poursuite émouvante, aux péripéties multiples, qui finit par la capture de l'infortuné capitaine.

Avec la foule des autres prisonniers, Michel fut amené au camp de Féofar-Khan. Auprès de l'émir, se tenait Ivan Ogareff, et Michel reconnut en lui l'homme qui l'avait cravaché, un matin mémorable, au relais de poste...

— Tu es venu parmi nous pour voir ce que nous faisons, prononça l'émir. Eh bien ! regarde ! regarde de tous tes yeux, car bientôt tu ne verras plus la lumière du soleil !

Et devant les guerriers, devant les bayadères aux danses langoureuses, devant les captifs effarés, devant Marfa et Nadia, le bourreau de l'émir, faisant chauffer à blanc la lame de son épée, la passait lentement devant les yeux de sa victime, pour l'aveugler, à la mode tartare. Mais avant d'être ainsi mutilé, Michel Strogoff avait réussi à châtier cruellement le traître Ogareff d'un



Un combat entre les troupes russes et les hordes tartares.

vigoureux coup de knout qui lui balafrait le visage pour le restant de ses jours.

Désormais, les prisonniers n'intéressaient plus les chefs mongols et Michel Strogoff, les yeux sanglants, put, guidé par Nadia, quitter le lieu du supplice. Ce n'était

plus qu'un pauvre vagabond aveugle, mendiant son pain sur la grand'route. Il n'avait plus la lettre du tsar, qu'Ogareff lui avait ravie, mais elle avait été dictée devant lui : il irait donc, en dépit de tout, jusqu'à Irkoutsk...



Les cadavres jonchant le champ de bataille.



La lutte finale entre Michel Strogoff et Ivan Ogareff.

Ce que fut ce tragique calvaire, de quels prodiges d'énergie et de foi se montrèrent capables ces deux misérables abandonnés, les spectateurs du film l'apprendront. Le miracle, néanmoins, s'accomplit : Michel Strogoff toucha au but.

De son côté, Ivan Ogareff n'avait pas perdu de temps. Après avoir préparé une grande concentration de troupes autour d'Irkoutsik, il s'était présenté lui-même au grand-duc sous le nom et avec les papiers de Michel Strogoff, il avait capté sa confiance et il profitait de sa situation privilégiée pour diriger les opérations des assiégeants par des signaux lumineux. Pendant ce temps, Michel et Nadia erraient dans la ville, sans trouver personne qui voulût prêter attention à leurs propos. Ils parvinrent jusqu'au palais, cherchant vainement, parmi tous ces gens affairés, quelqu'un qui les écoutât.

Et, soudain, Michel Strogoff se trouva devant Ivan Ogareff qui s'appêtait à brandir une torche. Au bruit des pas, Ivan se retourna, inquiet d'avoir été surpris dans sa lâche besogne. Ce n'étaient qu'une pauvre fille et un aveugle : il n'avait rien à redouter d'eux. Mais l'aveugle s'était dressé, terrible :

— Prépare-toi à mourir, Ivan Ogareff, traître à ta patrie et à ton tsar. L'heure du châtime est venue...

Car Michel Strogoff n'avait jamais été aveugle. A l'instant de son supplice, comme son dernier regard s'arrêtait sur sa mère, de bienheureuses larmes avaient empli ses yeux et, par leur vaporisation, elles avaient protégé sa cornée contre la brûlure atroce. Mais il avait caché à tous, même à Nadia, cette circonstance pour pouvoir plus sûrement accomplir sa mission.

La lutte entre les deux hommes fut terrible. Quand il eut terrassé son adversaire et appris au grand-duc la vérité,

Michel Strogoff fut placé à la tête des troupes qui repoussèrent valeureusement la redoutable invasion. Il allait recevoir, un peu plus tard, sa récompense quand, à Moscou, fut célébré pompeusement son mariage avec celle avait été sa fidèle et héroïque compagne.



La récompense : le mariage de Michel Strogoff et de Nadia Fedoroff.



Hollywood Boulevard, artère principale d'Hollywood, reliant la ville à Los Angeles.

HOLLYWOOD, CAPITALE DU CINÉMA

On projette actuellement un film intitulé *Hollywood, où les étoiles brillent*, à la fois pittoresque, anecdotique et documentaire, sur les studios d'Hollywood. Il ne s'agit pas, comme on serait tenté de le croire d'abord, d'une publicité américaine, et c'est par là que ce film prend de l'intérêt. Il a été tourné sur place par un opérateur français, travaillant là-bas, qui a consacré ses loisirs à effectuer ce reportage personnel. La bande a été éditée par la « Société française des Films Metropole », et sa production a même rencontré quelques difficultés : une grande entreprise américaine, mécontente de voir divulguer certains truquages de ses mises en scène sensationnelles, s'était, en effet, opposée, pendant quelque temps, à ce que le film sortît.

L'extension des cultures, en Californie du Sud, a doublé, depuis dix ans, la population de Los Angeles, ville d'un million d'habitants, proche de la côte du Pacifique. A 10 kilomètres à l'Ouest de Los Angeles se trouve Hollywood, étonnante cité, née spontanément, depuis quelques an-

nées, du développement de l'industrie cinématographique. A Hollywood, plus de 60.000 personnes — acteurs, figurants, metteurs en scène, opérateurs, électriciens, charpentiers, maçons, peintres, décorateurs — vivent directement du cinéma et, autour de ce noyau, s'est constituée une agglomération urbaine de commerçants, d'hôteliers, etc., qui pourvoient à ses besoins. Cette

standardisation, qui est tout à fait dans les méthodes américaines, paraîtrait stupéfiante si l'on ne songeait à la place que le cinéma tient aux Etats-Unis. Il est, par ordre d'importance, la troisième industrie nationale, après celle des conserves, représentant un capital de 2.200 millions de dollars, et celle des automobiles (1.700 millions de dollars). Le cinéma s'inscrit pour un capital évalué aux alentours de 1.500 millions de dollars et occupe 300.000 personnes. Sa production annuelle atteint 200 millions de dollars, les salaires et émoluments qu'il paie, 75 millions de dollars. Il y a, aux Etats-Unis, 20.000 salles de projection sur 47.000 dans le monde



Un aspect de la « Venise » d'Hollywood.



Le studio de Douglas Fairbanks.



Le studio de Charlie Chaplin.

entier, dont les recettes sont d'environ 750 millions de dollars. Encore faudrait-il y ajouter 25.000 églises qui emploient l'écran pour leur propagande religieuse. Chaque semaine, 55 millions de citoyens américains, soit 75 % de la population totale, vont au cinéma. Quant à l'exportation des films américains dans le monde, elle n'était, en 1913, que de 10 millions de mètres de pellicule, valant 2 millions et demi de dollars. En 1925, elle dépassait 80 millions de mètres et se chiffrait par 8.630.000 dollars.

Sur les 250 compagnies de production de film que comptent les Etats-Unis, une trentaine sont établies à Hollywood, mais ce sont de beaucoup les plus considérables. Elles sont groupées en quatre centres. Dans la ville même, se trouvent les firmes *Famous Players, Metro, Fox, United Studios, Hollywood Studios, Mary Pickford et Douglas Fairbanks Studios, Warner Brothers, Mac Sennet*. A une dizaine de kilomètres vers l'Ouest, à Culver City, sont les firmes *Goldwyn, Thos Ince, Hal Roach*. A l'Est, les studios *Louis B. Mayer* et le *Zelig Zoo*, spécialisé dans les films d'animaux et qui tient de la ménagerie et du jardin zoologique. Enfin, au Nord,

l'*Universal City*, dont les bâtiments forment à eux seuls une véritable ville.

Hollywood est comme un immense parc artificiel semé de bungalows et teinturé de boulevards et d'avenues rectangulaires. L'artère principale, Hollywood Boulevard, sillonnée de tramways, conduit jusqu'à Los Angeles. Les magasins les plus hétéroclites s'y pressent côte à côte. Dès que l'on a franchi les limites de la ville, en allant vers le Nord, on rencontre les contreforts des Montagnes Rocheuses, c'est-à-dire une nature absolument sauvage et désertique, propre aux chevauchées de cow-boys et d'Indiens et à toutes les reconstitutions de la vie d'aventures à l'époque héroïque, datant d'un siècle, des grandes « caravanes vers l'Ouest ».

Un studio d'Hollywood ne ressemble à rien de ce que nous pouvons imaginer en Europe, d'après nos installations les mieux aménagées. Il va sans dire que l'on y trouve réunis tous les perfectionnements techniques et un confort qui laisserait rêveurs nos artistes. Mais les décors d'extérieurs ont fait surgir du sol, à l'état permanent, des paysages empruntés à toutes les civilisations, à tous les pays et à toutes les époques : c'est une



Façade principale des studios de Warner Brothers.



Les villas des « stars », au pied des Montagnes Rocheuses.

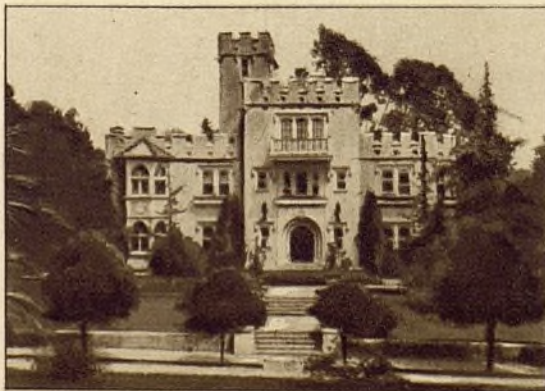
A gauche, au second plan, la maison turque est celle de Charlie Chaplin.

Venise avec ses canaux et son pont des Soupirs, ce sont des jardins japonais d'une merveilleuse poésie, des cités assyriennes ou babyloniennes, l'Orient et l'Espagne voisinant avec des ruines romaines, des châteaux du moyen âge ou les palais de notre Côte d'Azur. Certains films ont nécessité des reconstitutions qui tiennent du prodige. Pour *Notre-Dame de Paris*, on a réédifié une réplique exacte de notre joyau gothique, mais jusqu'à la première plate-forme seulement. Le reste a été obtenu par un ingénieux truquage, au moyen d'une maquette de petite dimension placée devant l'objectif. Il est vrai que la publicité américaine avait soigneusement dissimulé cet artifice et prétendu que la cathédrale entière, y compris ses tours monumentales, avait été reconstruite. Le film d'*Hollywood* permet de ramener à ses justes proportions une entreprise déjà suffisamment grandiose : il montre quelle fut la partie de Notre-Dame réellement restituée. Cette vue est d'ailleurs une de celles qui avaient motivé le veto de l'*Universal* à la divulgation du film. Mais, pour *le Voleur de Bagdad*, c'est bien toute une ville d'Orient, avec ses coupoles et ses minarets, que l'on a bâtie, en charpentes de bois et ciment armé. Des

hectares sont ainsi couverts d'édifices, généralement en trompe-l'œil, palais, châteaux, quais de gare, docks, usines, ponts de steamer, pagodes chinoises, habitations persanes, rues et places de villes et de villages. Ici, c'est un paysage en miniature, avec des plaines, des forêts, des fermes, une ligne de chemin de fer, des routes ombragées d'arbres, des canaux d'irrigation, des collines bleuâtres se profilant à l'horizon. Il est dressé sur une plate-forme mobile, de 2 à 3 mètres carrés. Convenablement éclairé et disposé derrière les fenêtres d'un intérieur, ce décor donne l'illusion parfaite d'une échappée sur la nature. Ailleurs, un panorama de toile peinte, de plusieurs centaines de mètres, se déroule autour de deux cylindres tournants : c'est le décor qui bouge, tandis que les acteurs restent sur place, mais, à la projection, l'effet est renversé et l'on croit assister à une randonnée dans l'espace. Ajoutez à cela d'immenses hangars regorgeant de meubles, d'appareils d'éclairage, d'accessoires d'ébénisterie, de ferronnerie, de mécanique, de machines à produire la fumée, le vent, les tremblements de terre, le tout fonctionnant à l'électricité, à la simple commande d'un commutateur. Peuplez enfin cet ensemble de



Le club des extra-girls.



La résidence de Sessue Hayakawa.



La maison de May Murray.



La villa de Rudolph Valentino.

l'armée de ses acteurs et de ses figurants costumés et grimés, Indiens à plumes et Arabes à burnous, gauchos aux vastes feutres, mousquetaires Louis XIII, soldats en uniformes de tous les temps et de toutes les nationalités, et même de pays imaginaires, écuyères bottées, prêtresses grecques drapées de péplums, princesses aux blondes tresses, dames de la cour en robes à panier, parmi lesquels circulent les machinistes en combinaison de toile écruée...

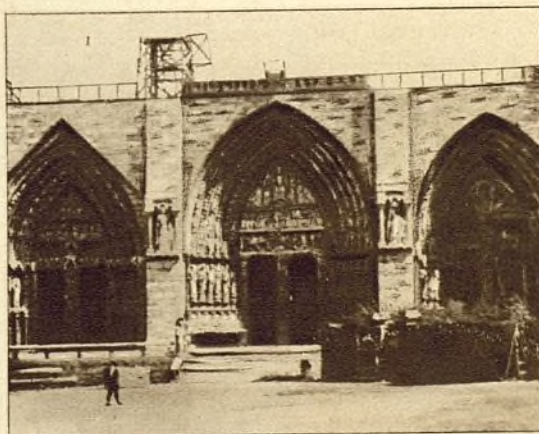
Dans le roman de M. Valentin Mandelstamm, intitulé *New-York*, que *La Petite Illustration* a publié en 1922, et dont l'action s'achevait à Hollywood, on a déjà trouvé une évocation très vivante de cette atmosphère. Le même auteur a donné récemment un autre roman, sous le titre d'*Hollywood* (Calmann-Lévy, édit.)

où la fiction sert de prétexte à une étude de mœurs de ce milieu très spécial. Car Hollywood a sa légende, qui ne lui est guère favorable. Quelques scandales, qui furent souvent des affaires de chantage et que la presse d'outre-Atlantique a complaisamment amplifiés avec

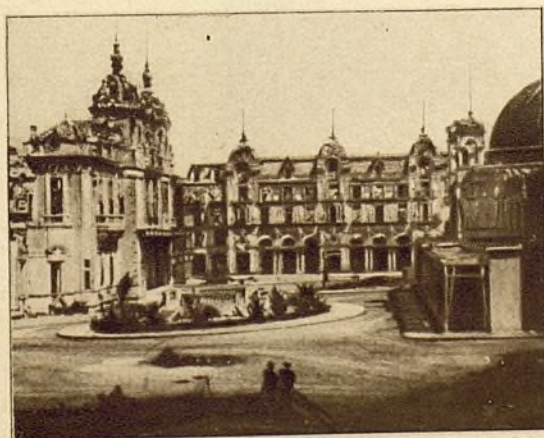
une exagération puritaine, ont accrédité l'impression que la cité du cinéma était une sentine de vices, d'extravagances et d'orgies. La réalité est bien différente. Il y a, au contraire, bien peu de villes dans le monde où les autorités exercent sur la moralité publique une surveil-

lance plus tyrannique et tracassière. Hollywood n'a ni théâtres, ni restaurants de nuit, ni dancings. En revanche, les cinémas abondent. Tous ces gens, qui travaillent d'un bout à l'autre de la journée dans les studios, dès qu'ils ont quelque loisir, accourent dans les salles de projection pour voir les plus récentes productions des autres firmes. Comme si la police habituelle ne suffisait pas, elle est renforcée par un corps de *policewomen*, qui déploie toute l'astuce féminine à franchir les murs de la vie pri-

vée et à sévir contre les délinquants avec une rigueur implacable. Il va sans dire que les agents de la prohibition jouent un rôle considérable. Seuls, les stars, pour qui la question d'argent n'existe pas, échappent dans une certaine mesure à leur contrôle. Mais les stars forment,



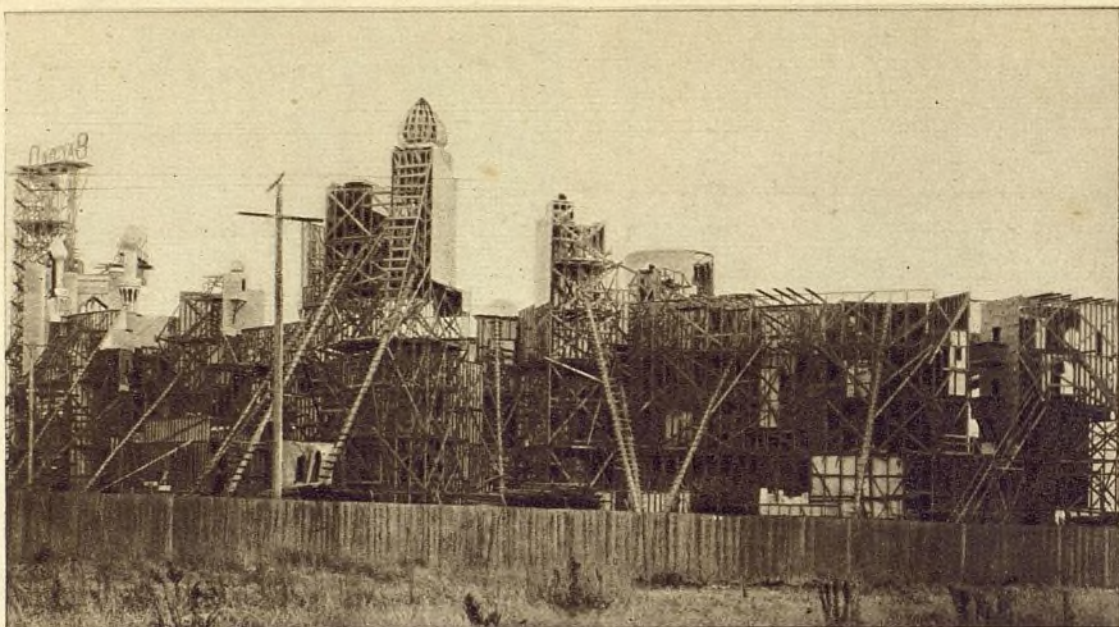
Le portail de Notre-Dame de Paris.



Reconstitution en trompe-l'œil du Casino de Monte-Carlo.



Un paysage d'Extrême-Orient : les jardins japonais.



L'envers du décor ayant servi à réaliser *le Voleur de Bagdad*.

à Hollywood, une aristocratie à part. Dans la riante vallée qui court au pied des montagnes, ces nouveaux seigneurs féodaux possèdent chacun leur résidence princière. Un bizarre écartisme y mêle les styles. La maison turque de Charlie Chaplin voisine avec le castel crénelé de Sessue H. yakawa. D'autres préfèrent les villas avec terrasse à l'italienne, comme May Murray, d'autres, comme Rudolph Valentino, mélangent le rustique et l'oriental; on rencontre des patios espagnols, des cottages britanniques. D'ailleurs, quand une demeure a cessé de plaire, on s'en débarrasse pour en faire construire une autre un peu plus loin : les appointements le permettent. Quant aux *extra-girls*, c'est-à-dire aux actrices qui ne sont point encore des vedettes et auxquelles sont dévolus les rôles secondaires, on les a dotées d'un club où elles se réunissent, vaste bâtisse qui tient du gratte-ciel et de la forteresse moyenâgeuse, symbole sans doute involontaire de la défense organisée autour d'elles.

La croisade de vertu est aussi prêchée à Hollywood par un nombre incalculable de révérends, de pasteurs, de ligues presbytériennes et féministes. Les temples, les

églises protestantes, les oratoires de toutes sectes s'y comptent par centaines. On a vu Mary Pickford y prendre la parole pour dénoncer à un auditoire de jeunes filles la dangereuse séduction de l'écran et les désillusions qu'il réserve à celles qui attendent trop de lui. Car on n'entretient pas impunément tout un peuple, par une publicité intensive et envahissante, des moindres faits et gestes des stars, de leur gloire mondiale, des millions de dollars qui leur sont versés pour le rayonnement de leur sourire sans troubler bien des cervelles. Continuellement, dans les moindres villes d'Amérique, des familles éplorées dénoncent à la police la disparition mystérieuse de leur fille : chaque année, on retrouve un bon millier de ces transfuges à Hollywood, où elles sont venues tenter la fortune. Ce n'est pas une petite affaire que de décourager toutes ces vocations. La carrière du cinéma, si prestigieuse qu'elle apparaisse, est, aux Etats-Unis, autant et plus qu'ailleurs, encombrée, difficile et aléatoire : elle nécessite des dons naturels, une longue patience et beaucoup de travail. Hollywood n'est pas la cité du plaisir, mais du travail.

ROBERT DE BEAUPLAN.



Une vision inattendue de Bagdad, au bord de la mer.

Le décor est le même que ci-dessus, vu par l'autre face.

Phot. Films Métropole.